



HAL
open science

Dante : philologie et politique

Laurent Baggioni, Raffaele Ruggiero

► **To cite this version:**

Laurent Baggioni, Raffaele Ruggiero. Dante : philologie et politique : A propos de Giorgio Inglese, Scritti su Dante, Rome, Carocci, 2021, 340 pages. Laboratoire italien. Politique et société, 2021, 10.4000/laboratoireitalien.7808 . hal-03550109

HAL Id: hal-03550109

<https://amu.hal.science/hal-03550109>

Submitted on 31 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License



Laboratoire italien

Politique et société

27 | 2021

A distanza

Dante : philologie et politique

(à propos de Giorgio Inglese, *Scritti su Dante*, Rome, Carocci, 2021, 340 pages)

Laurent Baggioni et Raffaele Ruggiero



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/laboratoireitalien/7808>

ISSN : 2117-4970

Éditeur

ENS Éditions

Ce document vous est offert par Aix-Marseille Université (AMU)



Référence électronique

Laurent Baggioni et Raffaele Ruggiero, « Dante : philologie et politique », *Laboratoire italien* [En ligne], 27 | 2021, mis en ligne le , consulté le 31 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/laboratoireitalien/7808>

Ce document a été généré automatiquement le 31 janvier 2022.



Laboratoire italien – Politique et société est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Dante : philologie et politique

(à propos de Giorgio Inglese, *Scritti su Dante*, Rome, Carocci, 2021, 340 pages)

Laurent Baggioni et Raffaele Ruggiero

- 1 Philologue reconnu pour ses recherches sur les textes et la pensée de Machiavel, sur la poésie italienne des origines, sur la *Comédie*, Giorgio Inglese, professeur de littérature italienne à l'université de Rome « La Sapienza », a publié entre 2007 et 2016 une édition avec commentaire de la *Comédie* (Rome, Carocci). Il vient de publier un nouveau texte critique dans le cadre de l'édition nationale des œuvres de Dante pour la Società Dantesca Italiana (sa parution chez Le Lettere à Florence à la fin de l'année 2021 a commémoré les sept cents ans de la mort du poète)¹. Ces recherches textuelles et critiques ont été accompagnées, tout au long des vingt dernières années, d'une série d'études et d'approfondissements, ainsi que d'une *Vita di Dante*, parue chez Carocci en 2015, avec un sous-titre éloquent, *Una biografia possibile*. En effet, l'un des aspects saillants des recherches d'Inglese est constitué par leur adhérence étroite et constante aux données philologiques et historiques, ce qui a pour effet de limiter au maximum la formulation d'hypothèses reconstructrices. En somme, ce laconisme rigoureux et cette économie d'effort pour combler les lacunes au moyen de l'imagination proposent un portrait de Dante et de son œuvre tout en sobriété mais fermement tracé. Inglese entend montrer l'inutilité de certaines propositions critiques et promouvoir une herméneutique efficacement appuyée sur la réalité des éléments disponibles. Il nous offre, en fin de compte, une clé d'interprétation nouvelle du poète fondateur de la tradition italienne et de son époque.
- 2 Le recueil des *Scritti su Dante* rassemble dans une structure unitaire une série d'articles composés en lien avec ses éditions de la *Comédie*. Publiés entre 2000 et 2019, les vingt-six chapitres sont organisés en trois parties : d'abord une section consacrée à la critique textuelle, ensuite une série de lectures qui vise à éclaircir soit des passages célèbres et problématiques du poème, soit de grandes questions transversales, comme le rôle de l'idée de Rome dans la pensée de Dante², son positionnement philosophique ou son engagement politique. Le livre se termine par une dernière section consacrée à plusieurs figures de la critique dantesque et de l'histoire médiévale, comme Contini,

Capitani, Arnaldi. Cependant, tout au long de ses essais, Inglese semble dialoguer à distance avec Croce, Contini, Sapegno sur diverses questions, par exemple sur la dichotomie de Croce entre poésie et structure dans la *Commedia*, sur la distinction proposée par Contini entre celui qui « lit » la *Commedia* – et qui est donc capable de profiter de sa poésie – et celui qui s’attelle à la commenter pour la comprendre culturellement, sur la source d’inspiration principale de Dante, qui doit être recherchée, selon Sapegno, dans l’exemplification dramatique d’une condition morale problématique (p. 31-33).

- 3 La première partie du livre vise d’une part à éclairer les principes fondamentaux qui ont guidé les choix du chercheur dans son entreprise de fixation du texte de la *Comédie*, et d’autre part à proposer une interprétation historique et critique du poème. En premier lieu, Inglese souligne la nécessité de garder toujours conjoints l’exercice herméneutique et la reconstruction philologique : « *La filologia testuale non può non connettere argomentazioni “formali” (rigorose e controllabili sul piano fattuale, logico, in qualche caso persino aritmetico) a passaggi decisivi di critica semantica* »³ (p. 17). Une fois de plus, nous pouvons constater que, dans l’exercice pratique de l’activité philologique, l’ancienne affirmation de Karl Lachmann, « *recensere sine interpretatione et possumus et debemus* »⁴, apparaît impossible, voire irréaliste⁵. En revanche, la tâche qui revient au philologue est indiscutablement celle d’« interpréter » le texte, et de le fixer en démontrant que cette interprétation proposée s’appuie sur les données offertes par la tradition textuelle et s’accorde avec elles. C’est la raison pour laquelle Inglese a d’abord proposé une édition commentée contenant une révision du texte critique de la *Comédie* établi par Petrocchi en 1966. Il entreprend désormais une nouvelle édition critique assortie de tous les appareils nécessaires. Il ne s’agit pas de deux opérations distinctes car l’ensemble « *appartiene tutto alla filologia, ovvero alla disciplina che persegue l’accertamento obiettivo dei significati letterali del testo* »⁶ (p. 20).
- 4 Un premier catalogue des manuscrits de la *Comédie* fut rédigé en 1848 par Paul Colomb de Batines : il énumérait déjà 537 témoins. Le catalogue rédigé en 1984 par Marcella Roddewig en dénombre 844, en incluant les manuscrits incomplets⁷. Au-delà du nombre exceptionnellement élevé de manuscrits, l’exercice de la stématique est rendu très ardu par d’évidents effets de contamination qui déterminent des combinaisons variables entre les témoins. Inglese synthétise les étapes fondamentales de l’histoire de l’édition du texte (p. 51-55) : en 1862, Karl Witte, tout en reconnaissant l’ancienneté de Ash, La, Triv, Ga, établit son texte sur la base des *lectiones difficiliores* de quatre manuscrits : LauSC (le ms. de Filippo Villani), Vat, Berl, Caetani. Le petit nombre de témoins et la qualité parfois fallacieuse des collations disponibles limitèrent la validité de ce travail ; Edward Moore (1894) et Giuseppe Vandelli (1921) augmentèrent progressivement le nombre des manuscrits qu’il fut possible d’examiner. À peu près en même temps, en 1891, la Società Dantesca Italiana, dirigée par Michele Barbi, proposa une liste de 396 *loci* comportant des fautes majeures ou des variantes influençant significativement la sémantique du texte. Le but était de vérifier un nombre déterminé de passages, mais de le faire sur toute la tradition manuscrite ; le travail ne fut accompli que de façon très partielle. Dans son édition de 1923, Mario Casella a tenté de

restreindre le nombre de témoins utiles, afin d'identifier les « manuscrits florentins », mais il admit la nécessité de vérifier l'existence d'autres branches de la tradition.

- 5 Cette entreprise fut accomplie par Giorgio Petrocchi dans son édition de 1966-1967 : grâce à un large échantillon de vérifications (251 cas d' « erreurs mono-génétiques », à savoir d'*errores coniunctivi*), Petrocchi proposa une distinction entre un nombre déterminé de manuscrits anciens, où il était encore possible d'identifier les lignées principales de la tradition, et le reste de la tradition, plus récente, et marquée d'un côté par l'influence de l'activité éditoriale de Boccace et de l'autre par de larges phénomènes de contamination. La césure fut datée par Petrocchi à 1355, c'est-à-dire à la date indiquée sur le ms. Laur. Plut. XL, 22. En simplifiant quelque peu, on peut dire que les deux lignées principales de la tradition identifiées par Petrocchi sont : α représentée par Mart et Triv (et par deux autres sous-branches), et β représentée par Urb, Mad, Rb, où la première branche témoigne d'une transmission « toscane » et la seconde présente une patine linguistique septentrionale. Mais la réalité du texte est bien plus complexe : non seulement les phénomènes de contamination dessinent une véritable toile d'araignée au centre du *stemma*, mais les accords atypiques entre variantes non erronées imposent d'utiliser le *stemma* seulement avec la plus grande prudence et de s'en servir comme indication opérationnelle après une évaluation qualitative des variantes. De toute évidence, il s'agit d'une solution raisonnable qui d'un côté laisse le philologue libre et responsable de ses choix, et d'un autre côté impose une mise à jour constante des solutions ecdotiques proposées.
- 6 Plus récemment, Federico Sanguineti, dans son édition de 2001, et Paolo Trovato, en 2016, ont proposé, pour un échantillon de texte correspondant à *Enfer XXIV*, diverses intégrations au *stemma* établi par Petrocchi. Sanguineti intègre LauSC dans la lignée α , et Florio Est. it 474 et Urb. 365 dans la lignée β . Il est difficile d'établir si les variantes apparemment autonomes, soulignées par Sanguineti grâce à la prise en compte de ces manuscrits supplémentaires, ont été produites par contamination, sur l'initiative du copiste, ou par dérivation d'une lignée autonome de la tradition (c'est encore plus difficile dans le cas d'un manuscrit comme LauSC qui porte les traces de l'activité critique de Filippo Villani). Trovato, à son tour, propose d'identifier une troisième lignée γ avec deux ou trois groupes de manuscrits *recentiores* septentrionaux, importants parce que potentiellement issus d'une dérivation d'une source antérieure à celle de α . Les manuscrits ajoutés par Trovato produisent en tout cas un maigre résultat : toutes les variantes examinées sont déjà présentes dans l'apparat de Petrocchi et les deux variantes substantielles accueillies dans le texte sont en tout cas présentes dans Urb (ms. chef de fil de la lignée β).
- 7 Après un examen synthétique des propositions ecdotiques avancées par Sanguineti – notamment dans son édition de 2001 et l'appendice bibliographique afférent publié en 2005 –, on constate une tendance à mélanger une approche à la Bédier (notamment dans le choix de Urb comme témoin principal, quasiment envers et contre tout)⁸ avec l'usage d'une terminologie stématique qu'il n'y aurait pas lieu d'utiliser en principe, même abstraction faite de certaines impropriétés. Inglese souligne l'opportunité de procéder à l' « *esame qualitativo di tutte le lezioni che possono riferire l'archetipo, nei limiti di verisimiglianza segnati dalla recensio* »⁹ (p. 57), conscient donc que le *stemma* de Petrocchi, même accompagné de toutes les corrections rendues possibles par l'avancée des recherches, ne constitue qu'un outil de travail capable d'orienter, mais non de déterminer, les choix du philologue engagé dans l'évaluation de chaque leçon. C'est sur

la base de cette méthodologie qu'Inglese a révisé le texte de Petrocchi pour son édition commentée (Rome, Carocci, 2007-2016), et qu'il a ensuite établi la nouvelle édition nationale en cours de publication.

- 8 Avant de s'adonner à certaines enquêtes particulières consacrées aux passages et aux problèmes fondamentaux de la *Comédie*, Inglese s'efforce d'éclaircir « *Che cosa è la Commedia* », ce qu'est la *Comédie*. Bien évidemment, la tradition a depuis longtemps porté son attention sur plusieurs aspects : l'inventivité extraordinaire de la description de l'au-delà ; la narration du voyage accompli par un pèlerin qui est en même temps auteur et personnage, et qui dit « je » ; la mission éthique et politique du poète qui détermine la genèse de son poème. Avant toute chose, Inglese propose un questionnement concernant la culture philosophique et scientifique du poète : il s'interroge sur la nature de l'espace et du temps dans la *Comédie*. Concevoir la structure de l'au-delà revient à concevoir la structure de l'univers tout entier, un univers créé où la forme et la matière occupent chacune sa place selon un projet reconnaissable et en partie reconnu ; un univers où l'action de la nature déploie un ordonnancement progressif et continuels procédant de la matière première, puissance indifférenciée, vers une actualisation et une structuration qui prennent place dans le temps (p. 38-39 avec une analyse de *Paradis* XXIX, 22-36). Il en va de même pour le temps, une notion où l'écart entre le temps chrétien de Dante, créé et déterminé, et la doctrine d'Aristote de l'éternité du monde est frappant. Dans ce cas aussi, Dante fait preuve d'originalité dans la mesure où il ajoute à la linéarité du parcours qui va de la Genèse à l'Apocalypse une réflexion personnelle autour de l'idée de Rome. De ce fait, son temps devient bilinéaire : il fonde une théologie de l'histoire marquée par le dualisme entre Église et Empire, bonheur spirituel et mondain (p. 40-41).
- 9 Parmi les nombreux parcours possibles ouverts par les travaux d'Inglese, nous pouvons justement choisir de suivre la reconstruction qu'il propose de la fonction nouvelle que l'idée de Rome exerce dans la culture et dans la poésie de Dante. Cette piste s'ouvre au seuil du poème, là où Virgile se présente à Dante :

*Poeta fui e cantai di quel giusto
figliuol d'Anchise che venne di Troia,
poi che 'l superbo Iliòn fu combusto.*¹⁰

- 10 Énée, fils d'Anchise, le « juste ». Or il ne va pas du tout de soi de qualifier Énée de « juste » au début du XIV^e siècle. Une tradition historiographique et littéraire conséquente, qui remonte à Darès le Phrygien et à Dictys de Crète, considère Énée plutôt comme un traître et un nécromancien : Otton de Freising, Bernard Silvestre, Alain de l'Isle, et le *Policraticus* de Jean de Salisbury au XII^e siècle ; de même, Vincent de Beauvais, Albert de Stade, et bien d'autres au XIII^e siècle déprécient la valeur historique de l'*Énéide* et transmettent un sombre portrait d'Énée (p. 59-74). Ce filon anti-Énée est associé au moins en partie au guelfisme et appartient à l'histoire des « détracteurs de Rome ». Le filon opposé, qui défend la véridicité de l'*Énéide* et la descendance des empereurs d'Énée et donc de Priam/Troie, est présent dans le *Speculum regum* de Godefroi de Viterbe, notaire de Frédéric Barberousse, et se trouve associé à une condamnation de l'empereur Constantin (liée à la question controversée de l'interprétation de *Paradis* VI, 1-2 : « *Poscia che Costantin l'aquila volse / contr'al corso del ciel* »¹¹).
- 11 Dans cette tradition, un rôle particulier est dévolu à Guido delle Colonne, le « juge de Messine » mentionné dans le *De vulgari eloquentia*, poète de l'école sicilienne et historien

de la destruction de Troie. Guido accepte l'autorité de Dictys et de Darès contre Virgile, mais il n'hésite pas à justifier les actions d'Énée en considération de son rôle de fondateur, de « *Romanorum reipublicae princeps* ». Or cette définition est directement empruntée par le juriste Guido aux *Novellae* du *Corpus iuris* de Justinien (p. 75-77). La chancellerie impériale des Souabes allait même jusqu'à identifier Énée et Frédéric II¹². De ce fait, nous arrivons au cœur du positionnement politique choisi par Dante dès le début du poème.

- 12 Dans la *Monarchia*, Dante affirme que, dans sa jeunesse, il partageait l'opinion fautive selon laquelle Rome aurait obtenu sa domination sur le monde par la force et la violence, contre le droit. Nous savons aussi que tant dans la *Vita nova* que dans le *De vulgari eloquentia*, en évoquant l'interprétation allégorique des poètes, Dante propose des exemples tirés de l'*Énéide*. Ce n'est que dans le *Convivio*, notamment au livre IV, que Dante fait de l'arrivée d'Énée en Italie un jalon essentiel de l'histoire providentielle. Dans le *Convivio*, les deux lectures – allégorique et historique – de l'*Énéide* semblent encore coexister, mais ce passage marque le tournant fondamental de la vie intellectuelle de Dante qui associe une nouvelle conception de l'Empire à une nouvelle lecture « historique » de l'*Énéide*. Ces deux aspects se nourrissent réciproquement et c'est à ce moment précis que s'origine le projet de la *Comédie*.
- 13 Si cette déclaration de la « justice » d'Énée annonce, dès le début du poème, une nouvelle idée de Rome, et donc une nouvelle idéologie politique qui guide l'auteur-protagoniste, il faut revenir sur l'évaluation proposée par Dante, toujours en dialogue avec Virgile, de l'expédition d'Énée aux enfers au chant II de l'*Enfer*, là où cette descente est justement mise en relation avec son futur statut de père « *dell'alma Roma e di suo impero* » :

*lo quale al quale, a voler dir lo vero,
fu stabilito per lo loco santo
u' siede il successor del maggior Piero.
Per quest'andata, onde li dai tu vanto,
intese cose che furon cagione
di sua vittoria e del papale ammanto.*¹³

- 14 D'abord, il faut observer qu'Inglese restaure aux vers 22-23 la leçon commune de Triv et Urb, soutenue aussi par Mart : « *lo quale al quale [...] fu stabilito* ». Il comprend donc : « ce père ["lo quale", Énée en tant que père de Rome] fut établi pour cet empire ["al quale"], à l'avantage de la ville sainte qui allait héberger le successeur de Pierre [le pape] ». Dans ce texte, Inglese souligne deux aspects importants : d'un côté, la présence d'une conception providentielle de l'histoire (la fondation de Rome-Empire ouvre une histoire qui se conclut avec l'Église) ; de l'autre côté, le fait que ce positionnement ne doive pas être entendu comme « guelfe ». Au contraire, l'idée que l'Empire joue le rôle de protecteur de l'Église, qu'il ait été institué justement pour soutenir et défendre l'Église, est un argument typique de la propagande impériale depuis Frédéric Barberousse jusqu'au *Memoriale* d'Henri VII de 1312¹⁴ puisqu'elle implique la prédominance du « protecteur » sur la « protégée ». Il s'agit donc d'une reconstruction politique cohérente avec la mission d'Énée le « juste » (p. 81-87) et, conclut Inglese, en opposition avec les thèses guelfes issues d'une lecture d'Orose qui insistent sur la violence de Rome, violence injustifiable malgré son destin providentiel.
- 15 L'histoire de Rome, dans le poème, se décline selon une parabole qui a pour point de départ l'idéalisation de la Rome antique et aboutit à la décadence contemporaine (p. 165-166). Ainsi, au chant II de l'*Enfer*, le poète souligne le caractère providentiel de la

fondation de Rome par Énée. Au chant XVI du *Purgatoire*, Marc Lombard proclame la doctrine des deux soleils (« *Soleva Roma, che l buon mondo feo, / due soli aver [...]* », v. 106-107) et la corruption qui découle du fait d'avoir joint l'épée à la croix (« *ed è giunta la spada / col pastorale; e l'un con l'altro insieme / [...]* mal convien che vada », v. 109-111)¹⁵. Au chant VI du *Paradis*, c'est Justinien qui rappelle les épisodes de l'histoire romaine culminant avec Auguste. Ensuite, au chant XXVII, saint Pierre relie définitivement la Rome antique et la Rome moderne sous le signe de la Providence qui a guidé Scipion et qu'il invoque pour libérer la ville sainte de sa dégradation. La perception de cette décadence souligne la cohabitation d'une double perspective historique, d'un côté la primauté de Rome fixée *ab aeterno* et promise à l'éternité, de l'autre la constatation des variations de la fortune. La conscience de ces variations engage aussi la relation entre Rome et Florence, non seulement parce que cette dernière était, selon les mots de Cacciaguida, une ville heureuse à l'époque de l'ordre œcuménique de l'Empire et qu'elle est devenue aujourd'hui un symbole du désordre et de la catastrophe, mais aussi parce que si aujourd'hui Florence peut sembler plus florissante que Rome, elle est aussi destinée à une chute prochaine.

- 16 Dans ce cadre, Inglese propose une relecture de *Paradis VI*, et notamment des tercets contenant les mots *ghibellini* et *guelfi*, les seuls de toute la *Comédie* (*Paradis VI*, 97-108). L'analyse est menée à la lumière de l'expérience politique et biographique de Dante, à partir de son engagement politique à Florence jusqu'à l'exil puis aux évolutions idéologiques postérieures. L'analyse ne vise pas tant son « *guelfismo politico* » (à savoir sa pratique de la politique dans le cadre d'un courant guelfe bien défini), mais plutôt l'évolution particulière de son « *guelfismo ideologico* », qui a sans doute comme base l'idéologie du *bonum commune* propre à Brunetto Latini¹⁶, mais qui, après l'exil, se transformera en une idéologie romano-impériale tout à fait originale (Inglese, p. 203-212). Cette idéologie est clairement résumée par Inglese de la façon suivante : « *Il discorso dantesco [...] include la funzione di Enea e dell'Impero per il trono del "maggior Piero" in una compiuta e radicale dottrina della storia, tutta voluta dalla Provvidenza per riconformare il genere umano al suo Creatore attraverso i due strumenti dell'Impero romano e della Chiesa universale* » (p. 216)¹⁷. Le portrait de Dante est donc animé par une profonde cohérence alors même que son œuvre-monde témoigne des bouleversements de son époque et de sa vie intellectuelle.
- 17 L'un des éléments les plus éclairants et les plus significatifs de cette philologie attentive à la fois à la pensée historico-politique du poète et aux événements contemporains concerne la réévaluation du parcours politique de Dante. Dans les chapitres consacrés à *Paradis VI* (p. 203-221), « Dante partigiano ? », et *Paradis XV-XVII*, « La chanson di Cacciaguida » (p. 223-234), Inglese développe les implications politiques, philologiques et herméneutiques d'une reconstruction déjà menée dans sa biographie¹⁸. Cette reconstruction s'oppose à la thèse selon laquelle Dante aurait été l'intellectuel organique des « Blancs » avant de se rallier aux « Noirs » lors de son séjour auprès des Malaspina afin d'obtenir son retour à Florence. Cette thèse s'appuie entre autres sur une vision de l'*Enfer* comme une *cantica* toute « guelfe » qui serait l'un des témoignages les plus importants du revirement politique de Dante¹⁹.
- 18 Selon Inglese, aucun élément ne permet d'attester une allégeance idéologique de Dante à la faction des Cerchi, en premier lieu parce que le conflit qui oppose les Cerchi aux Donati ne saurait recouvrir une quelconque opposition idéologique, par exemple entre le *popolo* et les magnats (p. 205-206), de sorte qu'il est impossible de déceler dans le

conflit une quelconque reconfiguration du guelfisme toscan tel qu'il fut formulé par Guittone d'Arezzo et, de manière plus clairement hostile au gibelinisme italien, par Brunetto Latini. Le positionnement de Dante apparaît alors entièrement voué à l'unité et dirigé contre les divisions intestines. Inglese souligne ainsi que la fameuse chanson *Le dolci rime d'amor ch'io solea*, traditionnellement interprétée comme une condamnation de la noblesse de sang, mais également susceptible d'être lue comme une critique de la législation anti-magnatice²⁰, n'est en aucun cas reductible à quelque positionnement « partisan » que ce soit. Il en va de même de la fameuse prophétie de Ciaccio (*Enfer* VI, 64-75), où ne transparait aucune sympathie pour les Cerchi, ni pour les Noirs (p. 211). Selon Inglese, Dante s'est trouvé « expulsé » du guelfisme politique à partir du moment où il s'est prononcé publiquement, en 1301, contre la demande de Boniface VIII adressée aux Florentins de lui prêter main-forte contre les Aldobrandeschi de Santaflora²¹; au même moment, Charles de Valois se rangeait du côté des Noirs (p. 210). Dès lors, Dante s'est retrouvé, de fait, hors de la sphère constituée du guelfisme politique que les Noirs ont eu beau jeu de récupérer pour incarner à eux seuls la *pars Ecclesiae*. Dans un second temps seulement, en 1302 (après son exil), Dante fut contraint d'adhérer au parti des Blancs avant de s'en séparer deux ans plus tard.

- 19 La trajectoire de Dante est efficacement résumée dans la phrase suivante : « *L'itinerario etico-politico di Dante, dalla crisi del 1301 alla separazione dai bianchi (1304), dal sostegno a Enrico di Lussemburgo (1311-1313) al servizio presso Cangrande, è coerente nel rifiuto delle "parti" e nell'esaltazione dell'unità, nelle misure progressivamente più ampie della città, del Regnum italicum, della Monarchia* »²² (p. 212). Mais comment passe-t-on du guelfisme politique, défini par des marqueurs précis, à l'exaltation de l'Empire ? Inglese propose une thèse originale, appuyée par l'idée d'un guelfisme « culturel » qui aurait permis à Dante d'évoluer d'une doctrine à une autre, et de sauvegarder ainsi sa profonde aspiration à l'unité. Bien avant la *Comédie*, la perspective philo-impériale est en effet clairement perceptible dans le *De vulgari eloquentia* et plus encore dans le quatrième traité du *Convivio* (qui commente justement la chanson *Le dolci rime d'amor ch'io solea*) et, par suite, dans la *Monarchia* évidemment, mais aussi, comme on l'a vu plus haut, dans toute la *Comédie* à commencer par l'*Enfer*. La transition opérée par Dante est élégamment et efficacement expliquée par Inglese par un renversement pur et simple des marqueurs « culturels » du guelfisme historique : 1) Énée, échappé du massacre, devint roi d'Italie par la force des armes ; 2) l'empereur Constantin, par sa fameuse « donation », enrichit l'Église et lui conféra la dignité impériale ; 3) Frédéric II et ses héritiers ont mené une guerre contre Dieu et contre l'Église, et donc contre les guelfes de Florence, dont Brunetto Latini. Ces trois propositions renversées dessinent très précisément les contours de la pensée politique de Dante telle qu'elle apparaît dans ses œuvres d'après l'exil : 1) Énée a fondé l'Empire romain par la volonté de Dieu conformément à la justice ; 2) la Donation de Constantin est dépourvue de valeur et compromet le salut de l'humanité ; 3) l'autorité de l'empereur provient directement de Dieu, Frédéric et Manfred sont des figures illustres (p. 214). On comprend mieux l'importance de la figure d'Énée au début de l'*Enfer* et l'importance fondamentale de la leçon des vers 22-24 du chant II. C'est dire que toute la pensée de l'histoire élaborée par Dante sous la forme d'un renversement du guelfisme culturel est déjà présente au début de la *Comédie*. Celle-ci ne porte la trace d'aucune hésitation ni d'aucun repentir (seule la condamnation de Frédéric II en enfer, pourrait-on ajouter, nécessiterait d'être réinterprétée), mais doit être lue dans une perspective philo-impériale. Il s'agit là l'une

des thèses les plus fortes de tout l'ouvrage d'Inglese, une thèse qui fait de toute la *Comédie* le témoignage d'un engagement politique d'abord lié aux espoirs entourant la carrière d'Henri de Luxembourg puis de l'attente d'un futur monarque capable de mener à bien l'instauration d'une Monarchie universelle. À l'appui de cette thèse se trouve la réfutation, philologiquement motivée, de la thèse boccacienne selon laquelle les sept premiers chants auraient été composés avant l'exil (p. 217)²³.

20 Si Inglese fait de la paix et de la recherche de l'unité à toutes les échelles de la communauté politique – la cité, le *regnum* et la Monarchie universelle – le cœur de la pensée politique de Dante, il y voit également la clé de l'histoire de Florence. Ainsi, dans l'évocation par Cacciaguida de la Florence du XII^e siècle, le mélange originaire des populations romaines avec les habitants de Fiesole vaincue – mentionné par Brunetto Latini au chant XV de l'*Enfer* – est ravalé au chant XV du *Paradis* au rang de fable (v. 124-126). Le tableau de la Florence « *sobria e pudica* », célèbre passage du même chant XV (v. 97-129), apparaît en effet comme le lieu d'une mise en scène de la décadence de Florence. Inglese rappelle l'hypotexte sallustien (*De Catilinae coniuratione*, IX-X) mis en lumière par Charles T. Davis²⁴, mais c'est pour mieux souligner l'originalité du propos de Dante pour qui c'est l'expansion territoriale de Florence qui cause le déclin, et non la paix. Dante met donc en scène la félicité terrestre d'une ville qui sait se tenir à l'intérieur de ses propres limites, garanties par l'autorité impériale. En faisant allusion à la thèse de Gennaro Sasso, Inglese affirme : « *Si dice bene, dunque, quando si dice che la Firenze "sobria e pudica" non è un mito municipale, ma è l'Impero: l'Impero non teorizzato nelle sue linee dottrinarie, ma immaginato nella sua concretezza di vita e di pace* »²⁵ (p. 229).

21 L'expansion territoriale, engendrée par la cupidité (*cupidigia*) et cause de la corruption des mœurs, n'explique cependant pas tout. Les vicissitudes de l'histoire de l'Empire et de l'Église ont aussi leur rôle. De même que les vicissitudes individuelles. La vision de l'histoire de Dante serait incomplète sans mentionner le rôle dévolu à la fortune (*Paradis* XVI, 83), qui frappera durement Dante lui-même, comme l'affirme clairement la dernière des « prophéties » adressée au personnage (*Paradis* XVII, 55-60). Lorsque Inglese parcourt ces passages bien connus, son originalité ne tient pas seulement au croisement de la philologie, de l'histoire et de la perspective autobiographique, mais aussi à un point de vue spécifiquement exégétique qui, sans forcément se résoudre dans l'adoption d'une interprétation univoque, déploie néanmoins de forts effets interprétatifs. Ainsi, s'il lit la « chanson » de Cacciaguida comme le point d'aboutissement de la trame autobiographique de l'*exul immeritus* (l'une des deux trames autobiographiques principales à l'œuvre chez Dante, comme le note entre autres Gennaro Sasso, avec celle du *viator* chrétien en quête de sanctification), le mouvement de son propos le porte, philologiquement parlant, à s'interroger sur l'identité du « gran Lombardo » chez qui Dante trouvera son « *primo rifugio* » (*Paradis* XVII, 70-93). Inglese rappelle la thèse dominante qui voit dans la périphrase une référence à Bartolomeo della Scala, mort en 1304, chez qui Dante aurait pu trouver refuge immédiatement après sa rupture avec les Blancs. Mais Inglese suggère que la lecture chronologique n'est pas la seule possible : il rappelle que Dante a pu rejoindre Cangrande en 1316, avant d'écrire le *Paradis* (p. 232)²⁶. En l'absence de preuve définitive, le plus important n'est pas de savoir qui se cache derrière la célèbre périphrase que de noter la proximité entre l'engagement politique de Dante en faveur d'Henri de Luxembourg dès 1308 et les choix politiques des seigneurs de Vérone qui reçurent le titre de vicaires impériaux en 1311. Il est par ailleurs inutile, affirme

Inglese, de voir en Cangrande la figure historique du *Veltro* (*Enfer* I, 105) et du « Cinquecento diece e cinque » (*Purgatoire* XXXIII, 43). Ces prophéties ont été imaginées pour Henri VII et sont restées après sa mort comme des signes d'espoir placés en un monarque futur.

- 22 Il est impossible de rendre compte de l'ensemble des sujets convoqués et des interprétations défendues dans cet ouvrage d'une extrême densité : on peut mentionner rapidement la vision positive d'un Ulysse qui n'est pas puni pour avoir transgressé les limites imposées à la connaissance, mais qui s'est simplement vu barrer l'accès au paradis terrestre, défendu aux hommes depuis la chute ; Ulysse est ainsi vu comme un héros aristotélicien, constamment tendu vers un désir de connaissance que seul la transcendance divine vient circonscrire ; on peut aussi mentionner la lecture du chant V de l'*Enfer* et la convocation d'une écriture romanesque empruntée à la légende de Tristan, qui fait du désir d'aimer un pari risqué sur la nature de l'amour humain naturellement dirigé vers Dieu ; on mentionnera également un chapitre sur le ciel de la lune ou sur le destin des non croyants. Au-delà de ces éléments divers, c'est bien la dimension politique de l'ouvrage qui est au premier plan. Sur ces aspects, l'ouvrage nous offre une réflexion constante, en acte, qui se confronte avec franchise avec d'autres lectures contemporaines. On a déjà mentionné la critique de la lecture de l'*Enfer* proposée par M. Santagata. On peut aussi citer le désaccord exprimé avec Mirko Tavoni : à la différence de ce dernier en effet²⁷, Inglese ne considère pas que la contradiction entre son engagement aux côtés des Blancs et la volonté manifestée par le poète de revenir à Florence juste après l'exil soit de nature à invalider cette dernière, puisque les deux aspirations sont conjointement affirmées par le poète dans la même phrase (p. 279-280).
- 23 Dans les derniers chapitres, ceux consacrés aux travaux des générations précédentes (Contini, Capitani, Arnaldi) sont révélateurs des approches et des résultats qu'Inglese considère comme proches des siens et traduisent sans aucun doute la volonté de s'inscrire dans une certaine tradition de la dantologie, distincte de la critique purement littéraire. De manière significative, les savantes et profondes « *marginalia* continiennes » s'ouvrent sur une anecdote mettant en scène un Benedetto Croce aux prises avec un vers de Baudelaire dont l'interprétation est évidente, anecdote qu'on peut lire comme un apologue sur les impasses d'une certaine myopie littéraire. Deux des critiques convoqués par la suite, Capitani et Arnaldi, sont d'ailleurs des historiens : du premier, Inglese rappelle l'importance des travaux sur le rapport entre Dante et la société communale et sur le dualisme pape-empereur, tout en en tirant d'« urgentes leçons de méthode » récapitulées en page 265, parmi lesquelles la nécessité de ne pas disjoindre la question du texte de la question exégétique ; du second, spécialiste de l'historiographie de la Marca Trevigiana, Inglese retient les travaux sur le rapport de Dante à Vérone, sur la polémique contre la maison de France, sur les trois chants VI de la *Comédie*, sur des thématiques, donc, éminemment politiques (p. 265). Capitani et Arnaldi – en contrepoint de G. Sasso, autre référence constante – s'inscrivent ainsi dans une tradition incarnée entre autres par Bruno Nardi, Raffaello Morghen, Arsenio Frugoni, Raoul Manselli, une « dantologie médiéviste » (« *dantismo medievistico* », p. 265) dont on comprend qu'elle est la condition pour saisir la place fondamentale de la politique dans l'œuvre de Dante.

24 Pour conclure, il faut dire clairement que le volume des *Scritti su Dante* de G. Inglese est un livre difficile, un livre qui exige un lecteur attentif et désireux de suivre le parcours proposé en ayant un exemplaire de la *Comédie* ouvert à ses côtés, un livre destiné à un lecteur – étudiant ou chercheur – engagé dans la compréhension de l’œuvre de Dante. Mais cette difficulté aboutit à une grande clarté, atteinte grâce à une irréfutable chaîne d’arguments, qui gardent toujours étroitement liées l’enquête philologique menée sur le texte et l’interprétation de la poésie de Dante. En effet, comme Inglese le rappelle dans les dernières pages de son ouvrage : « [...] *Storia di Dante significa storia del suo pensiero e della sua poesia. Ossia risoluzione di effettivi problemi che, dalla lettura delle opere, sorgano dinanzi al nostro bisogno di conoscenza [...]* »²⁸ (p. 276).

NOTES

1. « Vagliami 'l lungo studio e 'l grande amore », dit Dante au moment de sa rencontre avec Virgile ; c’est le même attachement intellectuel de longue haleine qu’Inglese peut revendiquer à l’égard du poète florentin. Son édition commentée du *Convivio*, parue en 1993 dans la série BUR, proposait une hypothèse très convaincante sur la mise en page des chansons qui accompagnent les livres II, III et IV de l’œuvre.
2. À propos de l’idéologie « romaine » de Dante, on perçoit un dialogue constant d’Inglese avec Gennaro Sasso : les deux ont été il y a peu les *consules* de l’*Enciclopedia Machiavelliana*, publiée en 2014 par l’Istituto dell’Enciclopedia Italiana.
3. « La philologie textuelle ne peut pas se passer d’une connexion entre arguments “formels” (rigoureux et vérifiables sur le plan des faits, de la logique, parfois même de l’arithmétique) et évaluations décisives propres à la critique sémantique » (nous traduisons).
4. « nous pouvons et nous devons classer les témoins sans interpréter » (nous traduisons).
5. Voir S. Timpanaro, « Brevi parole introduttive », dans *Filologia classica e filologia romanza. Esperienze ecdotiche a confronto*, A. Ferrari éd., Spolète, Centro italiano di studi sull’alto Medioevo, 1998, p. 3-10, qui souligne bien évidemment le climat inquiétant dans lequel il faut lire les mots de Lachmann (l’édition du Nouveau Testament), mais aussi le fait que Lachmann « *si precludeva la via proprio alla classificazione dei manoscritti, senza la quale il suo metodo non poteva funzionare* » (« s’empêchait justement de trouver le moyen de classer les manuscrits, et sans cela sa méthode ne pouvait fonctionner » ; nous traduisons).
6. « [...] cette double opération rentre entièrement dans le domaine de la philologie, à savoir de la discipline qui vise l’établissement objectif du sens littéral du texte » (nous traduisons).
7. Dans ce texte nous ferons référence aux manuscrits de la *Comédie* avec les *sigla* usuels.

8. Voir déjà G. Inglese, « Per il testo della *Commedia* di Dante », *La cultura*, vol. XL, 2002, p. 483-508.
9. « l'examen qualitatif de toutes les leçons qui peuvent découler de l'archétype, dans les limites de la vraisemblance fixées par la *recensio* » (nous traduisons).
10. *Enfer* I 73-75 : « Je fus poète, et je chantai le juste / fils d'Anchise qui vint de Troie / quand l'orgueilleuse Ilion fut toute en flammes » (tout au long de notre article, nous utilisons la traduction de Jacqueline Risset, Paris, Flammarion, 2004).
11. « Après que Constantin eut tourné l'aigle / contre le cours du ciel » (*ibid.*).
12. À ce sujet on peut ajouter qu'une preuve supplémentaire à l'appui de la démonstration d'Inglese est contenue dans les célèbres recherches consacrées par Ernst Kantorowicz à Pierre de la Vigne ainsi qu'à l'identification de l'empereur avec le *Sol Iustitiae* (on n'oublie pas que l'épithète assignée à Énée est celle de « juste »). Voir également B. Grévin, *Rhétorique du pouvoir médiéval : les « Lettres » de Pierre de la Vigne et la formation du langage politique européen, XIII^e-XV^e siècle*, Rome, EFR, 2008. Inglese revient sur ce sujet p. 236-239.
13. *Enfer* II, 22-27 : « lequel fut établi, à dire le vrai, / pour celui-ci en vue du lieu saint / où siège le successeur du premier Pierre. / Et par ce voyage dont tu lui fais gloire / il compris bien des choses qui furent cause / de sa victoire et du manteau papal » (nous modifions ici la traduction de Jacqueline Risset qui utilise une leçon différente).
14. Une exemplification de cette documentation est proposée par Inglese, p. 215-216.
15. « Rome, autrefois, qui rendit bon le monde, / avait deux Soleils [...] » ; « et l'épée s'est jointe / au bâton pastoral, et leur confusion / [...] n'engendre que du mal » (*op. cit.*).
16. Voir l'entrée « Latini, Brunetto » rédigée par Inglese pour le *Dizionario biografico degli Italiani*, vol. LXIV, 2005, p. 4-12 (en ligne sur le site Treccani), et les contributions de divers chercheurs dans le volume *Dante e la cultura fiorentina. Bono Giamboni, Brunetto Latini e la formazione intellettuale dei laici*, Z. Baranski, T. Cachey et L. Lombardo éd., Rome, Salerno, 2019.
17. « Le discours de Dante [...] inscrit la fonction d'Énée et de l'Empire en vue de l'établissement du trône pontifical dans le cadre d'une théorie de l'histoire complète et radicale, entièrement déterminée par la Providence afin de reconformer le genre humain à son Créateur, grâce aux deux instruments que sont l'Empire de Rome et l'Église universelle » (nous traduisons).
18. Voir en particulier les chap. XII, XIII et XIV, puis XXII, XXV et XXVI de sa *Vita di Dante*, *op. cit.*
19. Cette lecture de l'*Enfer* a été soutenue par M. Santagata, *Dante. Il romanzo della sua vita*, Milan, Mondadori, 2012, y compris sur la base des recherches antérieures d'Umberto Carpi, recueillies dans son volume posthume *L'Inferno dei guelfi e i principi del Purgatorio*, Milan, Franco Angeli, 2013, notamment le chapitre « Un "Inferno" guelfo », p. 101-143 ; l'idée de Boccace concernant une genèse en deux temps du projet de la *Comédie* a été proposée à nouveaux frais par M. Santagata, *L'io e il mondo. Un'interpretazione di Dante*, Bologne, Il Mulino, 2011, p. 299-322. Le désaccord d'Inglese, exprimé de façon aussi rigoureuse que scientifiquement courtoise (p. 206, n° 3), démontre l'impossibilité philologique et substantielle d'un *Enfer* « guelfe ». Malgré cela, nous devons beaucoup aux recherches prosopographiques de Carpi (voir notamment ses deux volumes consacrés à *La nobiltà di Dante*, Florence, Polistampa, 2004), qui ont

permis de reconstruire le réseau politique de Dante avant et après l'exil, ainsi qu'aux observations de Santagata qui visent les liens familiaux de Dante avec les Donati (voir le livre posthume de M. Santagata, *Le donne di Dante*, Bologne, Il Mulino, 2021, p. 28-43).

20. P. Borsa, « “*Sub nomine nobilitatis*”: Dante e Bartolo da Sassoferrato », dans *Studi dedicati a Giovanni Barbarisi*, C. Berra et M. Mari éd., Milan, CUEM, 2007, p. 59-121 ; *id.*, « *Le dolci rime di Dante. Nobiltà d'animo e nobiltà dell'anima* », dans *Le dolci rime d'amor ch'io solea*, R. Scrimieri éd., Dipartimento di Filologia italiana (UCM)-Asociación complutense de dantología, Madrid, 2014, p. 57-112 (en ligne : https://air.unimi.it/retrieve/handle/2434/23668/12711/005_Borsa_-_Dante_e_Bartolo.pdf).

21. G. Inglese, *Vita di Dante*, *op. cit.*, p. 66.

22. « L'itinéraire éthico-politique de Dante, de la crise de 1301 à sa séparation d'avec les Blancs (1304), du soutien accordé à Henri de Luxembourg (1311-1313) à ses années de service auprès de Cangrande, est cohérent dans son refus des “partis” et dans l'exaltation de l'unité à une échelle de plus en plus grande : la cité, le *Regnum italicum* et la Monarchie. »

23. Voir également *Vita di Dante*, *op. cit.*, chap. XXI : « La novella dei “sette canti” », p. 92-98.

24. C. T. Davis, *Dante and the Idea of Rome*, Oxford, Clarendon Press, 1957 ; *id.*, *L'Italia di Dante*, Bologne, Il Mulino, 1988.

25. « On a donc raison de dire que la Florence “sobre et pudique” n'est pas un mythe municipal, mais que c'est l'Empire : l'Empire non pas théorisé dans ses lignes doctrinales, mais imaginé dans la concrétude d'une vie en paix. » Giorgio Inglese renvoie ici à G. Sasso, *Le autobiografie di Dante*, Naples, Bibliopolis, 2008, p. 201-203.

26. Voir également G. Inglese, *Vita di Dante*, *op. cit.*, p. 135-138.

27. M. Tavoni, « Dante e il “paradigmo critico della contingenza” », *Dante Studies*, vol. CXXXVI, 2018, p. 201-212.

28. « L'histoire de Dante signifie l'histoire de sa pensée et de sa poésie, et donc la résolution des problèmes concrets qui, à partir de la lecture de ses œuvres, se manifestent à notre besoin de connaissance » (nous traduisons).

AUTEURS

LAURENT BAGGIONI

Université Sorbonne Nouvelle, Cerlim (EA LECEMO 3979) / Triangle (UMR 5206)

RAFFAELE RUGGIERO

Aix-Marseille Université, CAER (EA 854)